

# Correspondances — *Canada*

## 1 Kuujuarapik-Whapmagoostui, Nunavik La science pour scolariser le Nunavik

Les aurores boréales vert et rouge semblent vouloir indiquer la route à notre caravane de motoneiges, tantôt dans l'ombre des forêts d'épinettes, tantôt dans une lueur irréelle sur les multiples lacs et rivières gelés que nous traversons.

Je suis épuisée, mais aux anges: j'ai eu la chance d'accompagner un groupe de chasseurs inuits à la chasse aux caribous. Nos *Qamutiks*—des traîneaux—sont chargés. Ce n'est que le lendemain que je réalise que ma participation active et enthousiaste au dépeçage d'une demi-douzaine de caribous m'a fait gagner pas mal de points auprès des jeunes avec lesquels je travaille.

Je vis à Kuujuarapik-Whapmagoostui, village inuit et cri au bord de la baie d'Hudson dans la région du Nunavik, là où les -40°C sont fréquents. Coordonnatrice de projets scientifiques pour le programme Fusion Jeunesse dans les écoles criées et inuites, je poursuis un mandat qui consiste à proposer des activités scientifiques ludiques et pratiques dans le but de motiver les jeunes du secondaire à rester à l'école. Au Nunavik, le taux de décrochage scolaire frôle les 80%.

Nous sommes donc partis dans la forêt pour expérimenter le fonctionnement des colliers émetteurs fixés sur les caribous, grâce à du matériel prêté par l'Université Laval. Une autre classe a aussi étudié la mémoire chez la souris blanche.

Le Nord est de plus en plus sollicité par les communautés scientifiques et politiques, surtout depuis la mise en place du Plan Nord. Il est donc primordial que les jeunes prennent conscience du rôle qu'ils ont à jouer dans la conservation et l'utilisation des ressources naturelles de leurs terres ancestrales.

Ce sont des jeunes très attachants, en recherche constante d'identité. J'ai pris le temps de connaître leur histoire et leur culture, et d'être présente au sein de la communauté. C'est à ce prix que j'ai gagné leur confiance.

**Cécile de Sérigny** • L'été, elle travaille au Nunavut en tant que biologiste, afin d'étudier la faune et la flore. L'hiver, elle est plutôt coordonnatrice de projets scientifiques au Nunavik.

## 2 Ottawa, Ontario La bulle technologique reviendra-t-elle ?

Silicon Valley North: voilà comment on surnommait Ottawa dans les années 1990 et au début des années 2000. La capitale fédérale était alors l'un des pôles du secteur de la haute technologie et regorgeait de *startups* de toutes sortes. L'aventure s'est terminée abruptement quand Nortel, le joyau de la couronne technologique ottavienne, a fait faillite en 2009. La chute de ce géant des télécommunications, qui comptait 17 000 employés dans la région, a eu un effet dévastateur dans la communauté techno, qui n'est jamais complètement renée de ses cendres.

S'il existe encore une Silicon Valley North, elle se trouve désormais à plus de cinq heures de route de la capitale, dans la région de Kitchener-Waterloo.

Ottawa n'est pas devenue une terre de désolation pour autant. Shopify, l'une des étoiles montantes du commerce électronique, y a d'ailleurs élu son siège social. Ses bureaux, situés sur la rue Elgin, représentent un fort contraste avec les cubicules gouvernementaux qui prédominent dans les édifices avoisinants: bureaux

à aire ouverte, bar à espresso, studio de yoga et *jam space*—où les employés peuvent «découvrir leur côté créatif» en grattant une guitare—sont à l'honneur.

Parlant de créativité, on n'en manque pas à Ottawa. Ou, du moins, c'est ce qu'en pense le gourou de l'aménagement urbain, Richard Florida, qui l'a classée première dans son palmarès des villes canadiennes. À cet égard, Ottawa démontre certaines similarités avec Washington. Les deux capitales fédérales ont su développer, au cours des années, une économie robuste qui n'est pas seulement redevable au secteur public, mais également au dynamisme d'autres secteurs économiques, tels les télécommunications, l'aérospatiale, le savoir et la technologie.

Certes, Ottawa demeure une ville un peu pantouflarde, et contient un ratio beaucoup trop élevé de pubs irlandais par habitant. Mais sa population hyperéduquée, la beauté de plusieurs de ses quartiers et une scène culinaire de plus en plus effervescente en font un endroit où, somme toute, il fait plutôt bon vivre.

**Paul Beaudry** • Avocat spécialisé en droit de la concurrence et expert en politiques des télécommunications, il vit à Ottawa depuis novembre 2010.



### 3 Au large de l'île de Baffin, Nunavut Percer les mystères d'un océan Arctique en transition

Le roulement du brise-glace *Amundsen*, de la Garde côtière, me berçait doucement, mais le cri strident de l'alarme m'extirpe soudain de mon demi-sommeil. Une heure du matin. Je me glisse hors de ma couchette, non sans difficulté : pour atteindre le sol, je dois descendre une échelle tout en adaptant mes mouvements à ceux du bateau.

À travers le hublot, la lumière arctique est magnifique. Le soleil de minuit perce au loin, à travers les nuages, et éclaire les montagnes et les falaises qui sculptent les côtes de l'île de Baffin. J'enfile des vêtements chauds puis mon énorme combinaison Mustang, mi-veste de sauvetage, mi-manteau de travail, encore mouillée des échantillonnages précédents.

Après avoir ajouté mes bottes de travail et mon casque de sécurité, je suis prête. Au laboratoire, j'empoigne des glacières, qui serviront à transvider mes récoltes marines, puis saisis au vol un chronomètre et un carnet de notes hydrofuge. Sur le pont avant du bateau, je rejoins mes collègues, les yeux bouffis eux aussi par cette sieste de quelques heures entre deux échantillonnages.

Sous la direction de Louis Fortier, professeur à l'Université Laval et directeur scientifique de l'*Amundsen*, nous échantillonnons les organismes marins arctiques chaque année, depuis l'aube des années 2000. Grâce à un tel suivi annuel de la faune, nous étudions cet écosystème marin unique, pour comprendre comment il se métamorphose en réponse aux changements climatiques.

Le travail commence. Comme à chaque position géographique d'intérêt scientifique, nous allons détacher les énormes filets que nous avons solidement fixés au brise-glace avec des courroies de sécurité, il y a quelques heures. Avec ces filets, nous pêchons des poissons arctiques et du zooplancton, microscopiques organismes qui abondent dans les océans et servent de proies aux poissons et aux mammifères marins.

Avant de procéder, nous préparons les filets pour notre collecte aquatique en les munissant d'instruments scientifiques, comme le Loki, cette caméra hypersophistiquée prenant chaque seconde des centaines d'images des micro-organismes marins. Une fois les filets bien fixés au treuil et prêts à être déployés, j'enfile un harnais et m'attache solidement au brise-glace. Puis, accompagnée d'un matelot, j'ouvre la barrière donnant sur l'océan Arctique, côté bâbord du bateau.

Exposés aux rudesses du climat, nous dirigeons prudemment les imposants filets vers la surface de l'eau. Tous nos efforts sont concertés pour pêcher dans ces eaux glaciales, à la découverte des richesses qui s'y cachent.

Grâce à ces expéditions, nous avons entre autres révélé la présence d'espèces de poissons issues des latitudes tempérées, comme le lançon du Pacifique, qui peuvent désormais habiter l'océan Arctique. Ces espèces dites invasives pourraient menacer certaines espèces clés de l'écosystème marin arctique, comme la morue arctique, en créant une compétition accrue pour les ressources.

**Marianne Falardeau** • Biologiste marine spécialiste des milieux polaires, cette doctorante à l'Université McGill étudie les impacts des changements climatiques sur l'écosystème marin et les communautés inuites de l'Arctique canadien.

### 4 Saguenay, Québec À la racine du problème

Avant de porter fruit, il faut poser ses racines.

C'est ce sur quoi je travaille chez Boréalisation, une jeune organisation environnementale établie à Saguenay. Notre mission : défendre des projets de conservation en territoire boréal. Or, lorsque l'économie industrielle et extractiviste d'une région date de sa colonisation, il n'y a qu'une façon d'y arriver : s'enraciner le plus profondément possible dans son histoire et sa culture, retrouver ce qui a été perdu en chemin et atteindre le mal à sa source.

Le Saguenay-Lac-Saint-Jean est une terre de forêts, de lacs et de rivières. Ce vaste territoire n'a cédé à la colonisation que 200 ans après l'arrivée des premiers Européens, par la puissance mécanique et financière déployée par la révolution industrielle. Ce sont les ressources en bois de la région qui ont d'abord motivé la levée des capitaux nécessaires au défrichage et à l'occupation de l'arrière-pays.

Depuis le 19<sup>e</sup> siècle, la structure économique de la région a peu évolué. Le régime mono-industriel perdure et son emprise déborde dans toutes les sphères de la vie en société. Le nom des maîtres des lieux a simplement changé : de la forestière Prices and Sons Company à Produits forestiers Résolu (PFR) ; de l'aluminerie Alcoa à Rio Tinto Alcan (RTA).

Le territoire lui-même a été transformé en instrument de la grande industrie. Le lac Saint-Jean est en fait un réservoir hydroélectrique, propriété de RTA. La forêt boréale est traitée comme un jardin d'arbres qu'il faut récolter. Les communautés sont asservies aux multinationales sous la menace des pertes d'emplois. Des élus régionaux se mobilisent dans des campagnes publiques financées à même les budgets municipaux pour défendre PFR contre les écologistes.

Ici, protéger l'environnement et se libérer des jougs industriels constituent un seul et même combat. Il faut repenser les termes de notre relation au territoire et encourager une diversification des usages de la forêt.

**Philippe Dumont** • Écologiste, fondateur et coordonnateur de Boréalisation, il concentre aujourd'hui son engagement sur la conservation en territoire boréal.